

GEORGES RODENBACH

# BRUGES-LA-MORTE

— ROMAN —



Frontispice de Fernand Khnopff et 35 Illustrations

PARIS

LIBRAIRIE MARPON & FLAMMARION

E. FLAMMARION, SUCC<sup>r</sup>

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

## GEORGES RODENBACH OU LA LÉGENDE DE BRUGES

03

*Il y a de l'atavisme dans les œuvres et l'hérédité ici aussi explique mon amour pour cette Bruges admirable, que je serais heureux d'avoir assurée d'un peu de gloire auprès des esprits artistes de la France.<sup>1</sup>*

<sup>1</sup> Cité par Arthur Daxhelet dans le *Journal de Bruges*, 23 mai 1894.

### Bruges, la perle du Nord

Bruges est à l'origine un embarcadère gagné sur les caprices de la mer du Nord. Vers 865, le fonctionnaire royal Baudouin Bras-de-Fer enlève Judith, la fille de Charles le Chauve, puis s'enferme dans une enceinte fortifiée. Il est considéré comme le fondateur du comté de Flandre. L'existence d'un estuaire, le Zwyn, qui permet aux nefes gorgées de marchandises d'arriver jusqu'à Bruges, favorise l'expansion de l'agglomération. Celle-ci se transforme rapidement en immense entrepôt des marchés du nord (Flandre, Champagne, Ile-de-France et Angleterre) et du monde latin (Espagne, Gênes et Florence, pays de la mer baltique). Le puissant Comte de Flandre tutoie le Roi de France qui le considère pendant longtemps comme un rival à combattre sans relâche. Au début du XV<sup>ème</sup> siècle, devenue bourguignonne au gré des alliances de ses princes, cette ville de 100.000 habitants connaît son apogée. Les activités commerciales intenses, les cérémonies fastueuses de l'Ordre de la Toison d'Or, le rayonnement international des peintres Memling et Van Eyck, ne laissent rien présager de l'imminence du déclin. La fin tragique du Téméraire à Nancy suivie de la mort accidentelle de sa fille, Marie de Bourgogne, plonge dans la guerre civile une cité jalouse de ses libertés. Les troubles coïncident avec l'ensablement inexorable de l'estuaire du Zwyn, l'accès à la mer du Nord, une situation dont les rivaux d'Anvers, plus cosmopolites, tireront le plus grand profit. Durant la période espagnole et ses guerres de religion, une partie de l'élite intellectuelle, convertie aux idées de la Réforme, émigre aux Pays-Bas et en Allemagne, voire en Angleterre. Touchée de plein fouet par le déclin de l'industrie drapière, Bruges, au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, est l'une des villes les plus pauvres du jeune Royaume de Belgique. La «belle endormie» n'abrite plus que 40.000 habitants qui survivent grâce à la mendicité et à l'artisanat, principalement la dentelle. Trois faits majeurs lui permettront de sortir de sa léthargie dans le dernier quart du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Dès 1875, une importante colonie anglaise et des autorités municipales entreprenantes renforcent le caractère médiéval et romantique de Bruges en

À gch. Fernand Khnopff, Frontispice pour *Bruges-la-Morte* de Georges Rodenbach Edition originale, Marpon et Flammarion, 1892 Collection particulière © Dominique Rodenbach

<sup>2</sup> Le poète donnera à son fils ce prénom porté par son grand-père et son père.

<sup>3</sup> *Het Oosten Brugge*, Johan Ballegeer. Roularta books, Zellik, 1992.

Détail curieux, Jean-Marie Ragon (1781-1862) considéré par ses contemporains comme le franc-maçon le plus instruit de son siècle avait été initié à Bruges dans le même atelier.

restaurant de façon systématique ses monuments historiques. En 1892, le succès parisien de *Bruges-la-Morte* attire sur elle l'attention des lettrés de l'Europe entière qui viennent s'imprégner du climat supposé morbide et fatal de cette nouvelle Thulé. Plus décisif pour les habitants, le projet de Bruges-Port-de-mer, l'actuel Zeebrugge, destiné à renouer le contact avec la mer salvatrice, mobilise toutes les énergies de la ville. Nous verrons plus loin que Rodenbach combattra avec pugnacité ce qui, à ses yeux, condamnait à jamais la beauté ancestrale de Bruges.

### Un lignage illustre

Contrairement à une légende tenace - que le poète lui-même accréditait ! - Rodenbach n'est pas né à Bruges. Il n'y a même que rarement résidé. Il a vu le jour à Tournai (Hainaut belge), une ancienne ville française située à deux pas de la métropole lilloise. Sa mère, Rosalie-Adélaïde Gall, descendait, en ligne directe par les femmes, d'une famille alliée aux noms les plus marquants de cette petite ville picarde traversée par l'Escaut qui, à bien des égards, rappelle Bruges.

Du côté paternel, sa famille était belge depuis cinq générations. Le fondateur de la branche, Ferdinand, était né sur la rive gauche du Rhin, à Andernach, près de Coblenche. Des recherches plus poussées ont permis de préciser que les Rodenbach, avant d'essaimer en Allemagne, avaient vécu à Rodemack (autrefois Rodenbach), une ancienne forteresse médiévale, en Lorraine. Ferdinand arrive en Belgique dans le sillage de l'armée autrichienne (les anciens Pays-Bas faisaient alors partie des possessions de la Maison des Habsbourgs) où il épouse une fille du pays. Deux de ses petits-fils, Alexandre, surnommé l'Aveugle de Roulers, et Constantin joueront un rôle prépondérant dans le processus d'indépendance de la Belgique en 1830. Paradoxe familial : les Rodenbach enracinés à Roulers, ceux qui ont développé les activités d'une brasserie de renommée internationale, militeront sans relâche pour la reconnaissance des droits politiques de la Flandre. Rappelons que, dès sa création, la Belgique ne reconnaît que le français comme langue officielle. En réalité, la population flamande ne parle que le patois, au mieux un dialecte, et ne se comprend pas toujours d'un village à l'autre. Tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle, sa culture millénaire se voit menacée du fait de sa propre élite. Celle-ci, dans ses rapports publics, administratifs et mondains, utilise en effet exclusivement le français. Les rares mots de flamand, elle les destine à ses domestiques, comme le souligne Maurice Maeterlinck dans ses souvenirs intitulés *Bulles bleues*. Un cousin de l'auteur de *Bruges-la-Morte*, Albrecht Rodenbach, poète et dramaturge disparu dans la fleur de l'âge, s'est d'ailleurs illustré comme chantre du nationalisme flamand. Son monument élevé à Roulers fut naguère un foyer d'agitation politique. Le 18 avril 1898, l'année de la disparition de George Rodenbach, le néerlandais, devient enfin la seconde langue officielle du Royaume, sur pied d'égalité avec le français.

Le grand-père de Georges Rodenbach, Constantin <sup>2</sup>, après avoir brillamment servi dans les hôpitaux de la Grande Armée aux côtés du Baron Larrey, vient s'établir à Bruges en 1818. Comme médecin légiste et professeur de l'Ecole de médecine, il fait partie des notables de la ville. C'est un fin lettré, admirateur de Napoléon et épris de culture française. Son épouse et lui-même entretiennent des contacts suivis avec Charles Nodier, Victor Hugo et Alexandre Dumas. Ce dernier l'évoque dans *Excursions en Belgique et sur les bords du Rhin*. Publiciste, membre de la loge *La Réunion des Amis du Nord* <sup>3</sup>, il siégera longtemps comme député. Constantin Rodenbach s'est surtout illustré dans la lutte politique contre le Roi des Pays-Bas dont la Belgique faisait partie suite aux tractations du Congrès de Vienne. C'est son amendement qui exclura à perpétuité les Orange-Nassau du trône. *La Brabançonne*, l'hymne national belge, aurait été composé dans sa demeure brugeoise. Pour le compte du jeune état indépendant, il poursuivra une brillante carrière de diplomate jusqu'à sa mort inopinée à Athènes où il est inhumé face à l'Acropole.

### Une enfance gantoise

Le père du poète, grand connaisseur des écrivains romantiques et féru d'égyptologie, était quant à lui bien né à Bruges. Il inculquera à Georges la passion de sa ville d'enfance. Comme tous les Rodenbach, il avait un talent littéraire indéniable. Il écrivit ainsi plusieurs guides touristiques qui restent agréables à lire. *«Il en est des mailles comme des races. On dirait qu'elles se reprennent à plusieurs fois pour arriver à ce qui est l'aboutissement le plus glorieux : créer un poète»* confiera plus tard un Georges Rodenbach fier de ses origines. Nommé vérificateur des poids et mesures de première classe, il installe sa famille à Gand. Durant la campagne des Cent Jours, la ville avait hébergé les Bourbons, Louis XVIII et le futur Charles X. Au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'industrialisation frénétique de la ville sur le modèle anglais commence à grignoter le patrimoine hérité du Moyen Age. Des troubles sociaux de grande ampleur donneront l'occasion au syndicalisme belge, pionnier en Europe, d'y fourbir ses premières armes.

Marquant pour toujours l'univers du poète du sceau du silence, du passé et de la mort, trois faits vont jalonner cette enfance gantoise, qui aurait dû se passer sans histoire.

A Gand, la famille a résidé chaque fois à proximité immédiate d'un béguinage. D'abord, près du Grand béguinage Sainte-Elisabeth (disparu pendant la jeunesse du poète), qui veille aussi sur les béguinage de Bruges, ensuite près de celui du quartier Sainte-Anne en passe d'être restauré grâce à la reconnaissance de ce patrimoine par l'Unesco. Cette forme de vie religieuse - les béguines sont soumises à la vie conventuelle mais ne prononcent pas de vœux perpétuels - constituera le thème obsessionnel de son oeuvre, sur fond de sexualité diffuse. Il écrira même un très beau recueil de contes, *Musée de Béguines*, tout entier consacré à ces religieuses particulières à la Belgique et aux Pays-Bas. Dans son premier roman largement

<sup>4</sup> Il est probable que ces deuils l'ont rapproché de Mallarmé qui avait perdu sa sœur Marie.

<sup>5</sup> Herman Bossier, *Un personnage de roman. Les Ecrits*, Bruxelles-Paris, 1943.

autobiographique, *L'Art en exil*, Rodenbach évoque déjà une relation impossible avec une béguine.

A quelques années d'intervalle, ses deux sœurs décèdent de maladie pulmonaire après une lente agonie <sup>4</sup>. On en trouve un écho mélancolique dans son premier recueil personnel, *La Jeunesse blanche*.

Enfin, la fréquentation du prestigieux mais austère Collège jésuite Sainte-Barbe lui inculquera l'idée de la vanité des choses et de l'omniprésence de la mort. La lecture approfondie de Schopenhauer, dont il répand la pensée en Belgique par des conférences chahutées, renforcera le pessimisme de sa nature. Cette influence de l'enseignement des jésuites a également marqué profondément les Belges Michel de Ghelderode et Jacques Brel.

Malgré ces racines gantoises, il serait abusif de prétendre que Rodenbach n'avait aucun lien sensible avec la ville de Bruges. Dans sa jeunesse, il y passait régulièrement de longues vacances chez des parents. Plus tard, il y fera de fréquents séjours chez la famille Popp, propriétaire du *Journal de Bruges*, un périodique de province de haute tenue propagateur de la libre pensée. En témoignage de cette amitié, le poète lui donnera l'autorisation de publier *Bruges-la-Morte* peu avant l'édition de Marpon-Flammarion.

### Un coup publicitaire : Là-Bas

Un an avant *Bruges-la-Morte* (1892), Joris-Karl Huysmans qui, pour souligner ses racines nordiques avait néerlandisé ses prénoms, publie *Là-Bas*. Un succès de scandale entoure du jour au lendemain ce roman qui entremêle habilement la recherche historique et des faits divers contemporains. Il y décrit avec force détails les orgies pédophiles et sataniques de Gilles de Rais, l'ancien compagnon de Jeanne d'Arc retiré dans son manoir de Tiffauges, et termine son roman par la description d'une messe noire qui, comme le spiritisme et le magnétisme, donnait le grand frisson au Paris de cette fin de siècle. Rapidement, le bruit court que pour camper le Chanoine Docre, l'écrivain a pris pour modèle un prêtre sacrilège, un certain Louis Van Haecke, le chapelain du Saint Sang à Bruges de 1884 à 1912 mais aussi le chanoine honoraire de l'Eglise patriarcale d'Antioche ! L'accusation, distillée puis répétée formellement par Huysmans, n'était pas anodine à une époque où l'Eglise contrôlait encore toute la société flamande, de la base au sommet.

Loin d'être satanique, l'homme d'église avait su gagner l'affection de ses ouailles brugeoises. Il leur donnait davantage l'impression d'un original caustique toujours prêt à mystifier son interlocuteur. Des études fouillées <sup>5</sup> ont permis de prouver que Van Haecke n'a pas informé le romancier des conditions requises pour la célébration d'une messe noire. C'est l'ex-abbé Boullan qui avait tuyauté Huysmans. Curieusement, ce prêtre interdit avait commencé sa «carrière» comme missionnaire du Saint Sang à Rome. Mais Van Haecke ne dédaignait pas les mondanités. Ainsi il avait commis l'imprudance de se rendre



Le Béguinage de Bruges. Collection J. Goffin

à plusieurs reprises à Paris où il aimait se faire tirer le portrait. On pouvait voir sa photo aux étalages de certaines librairies spécialisées dans l'occultisme, comme celle du carrefour de la Croix-Rouge et de la rue de Sèvres. Il descendait, dit-on, dans un hôtel de la rue des Saints-Pères connu pour accueillir les curés défroqués avant de s'encanailler dans les salons littéraires de la capitale devenus le réceptacle de l'occultisme. Même après sa conversion au catholicisme, Joris-Karl Huysmans persistera dans ses accusations : «*Plus tard, je suis allé visiter Van Haecke à Bruges. Il semblait se méfier de moi. Je lui fis entendre que je ne comprenais guère qu'il eût pu se laisser compromettre dans ce milieu de satanistes et assister à cette messe noire où je l'avais vu. Il me répondit : «N'ai-je pas le droit d'être curieux ? Et qui vous dit que je n'étais pas là comme espion ?»*». La vérité se trouve peut-être dans cette réplique ambiguë : l'homme d'église aurait été victime du démon... de la curiosité ! L'Évêché de Bruges ouvrit discrètement une enquête, alimentée par Huysmans, mais les résultats ne furent jamais communiqués. Pire, le dossier a disparu ! Pour autant qu'il ait existé. Un fait projeté un peu de soufre sur une affaire qui aujourd'hui prête à sourire mais qui à l'époque était de nature à provoquer un énorme scandale dans la ville la plus catholique de Flandre puisqu'elle éclaboussait un de ses principaux dignitaires ecclésiastiques. Le 8 septembre 1890, l'année de la conférence de Mallarmé à Bruges et un an avant la parution du roman de Huysmans, les pandores avaient interpellé dans les buissons du Smedenvest une Française dans le plus simple appareil ! La fugueuse, répondant au nom de Berthe de Courrière (elle s'était arrogé la particule) et native de Lille, comme la Jane Scott de *Bruges-la-Morte*, n'était pas moins que la maîtresse du très Parisien Rémy de Gourmont. Ce dernier en avait fait l'héroïne de *Sixtine* paru comme par hasard en octobre 1890 ! On lui avait également connu une relation avec le général Boulanger qui se suicidera à Bruxelles l'année suivante. Berthe sera internée un mois à l'hospice Saint-Julien de Bruges, au quartier de la Bouverie. C'est Gourmont en personne qui viendra l'y repêcher. Dans sa jeunesse, ce polygraphe avait visité Bruges, cette ville qu'il trouvait... «*si délicieusement morte*». La demi-mondaine, disciple de Papus et versée dans la Kabbale, avait une réputation bien ancrée de

<sup>6</sup> Henriette Maillat qui avait été la maîtresse de Péladan puis de Huysmans en est un autre.

<sup>7</sup> «L'amour est la seule forme de la douleur que l'homme accepte» selon Péladan dans *Comment on devient fée*. On songe également aux «Fidèles d'Amour» du Moyen Age.

<sup>8</sup> Selon son parent, l'homme politique Léon Piérard, c'est le blond vénitien d'Anna Rodenbach qui aurait inspiré l'écrivain.

croqueuse de soutane. Pas étonnant dès lors que la police de Bruges ait retrouvé les vêtements de la belle au domicile privé du chapelain du Saint Sang. Or, cette Berthe Courrière, bien embarrassante, est un des référents <sup>6</sup> du personnage de Hyacinthe Chantelouve, la femme fatale de *Là-bas* qui révèle à Durtal l'existence d'un prêtre de Bruges célébrant des messes noires ! A lire ce qui précède, on devine qu'en 1892 la place de Georges Rodenbach et de Bruges était chauffée dans les cénacles parisiens. Pour l'anecdote, l'égérie de Gourmont a prêté ses formes généreuses à la Marianne destinée à orner le Sénat et servi de modèle à la gigantesque statue qui dominait l'Exposition universelle de Paris de 1878... Dans un caveau du Père-Lachaise, elle formerait un curieux triangle avec ses anciens amants, le sculpteur Clésinger et Gourmont, bien sûr, qu'elle y avait fait inhumer peu auparavant.

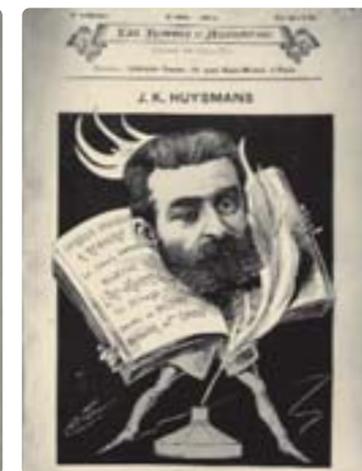
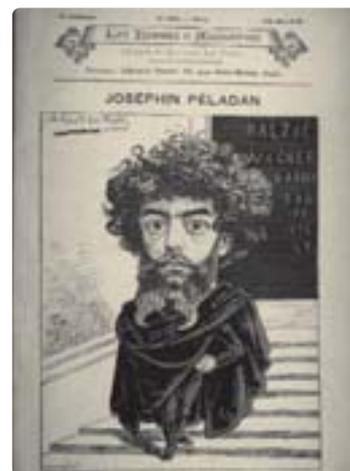
### Bruges-la-Morte

*Là-Bas* traitait Sâr Péladan, évoqué plus loin, de «mage de camelote et de Bilboque du Midi». Celui-ci riposta en affirmant que Huysmans avait fait preuve dans son livre d'une «ignorance absolue et définitive des lois du satanisme». Le récit empreint d'idéalisme de Rodenbach constitue-t-il la réponse littéraire aux errements décrits dans *Là-Bas* et aux accusations graves que Huysmans colportait contre les «nouveaux» Rose-Croix ?

Résumons l'intrigue de *Bruges-la-Morte*, dont la nostalgie illusoire du retour de l'aimée, dénote les influences de *Véra* de Villiers de L'Isle-Adam et de *Ligeia* d'Edgar Poe mais aussi de la *Vita nuova* du Dante.

Hugues Viane, homme faible et névrosé, veuf inconsolable (on songe au *Desdichado* de Nerval qui semble filigraner le récit de Rodenbach), s'est fixé à Bruges. Il y mène, avec sa pieuse servante, une vie calme et retirée, cultivant soigneusement sa douleur <sup>7</sup> et le souvenir de son épouse dont il a conservé la chevelure <sup>8</sup> dans un coffret de cristal. Ce n'est pas au hasard qu'il a choisi Bruges. Personnage principal et omniprésent, la ville s'associe à son chagrin, s'assimile même à l'épouse morte. Un soir, cependant, quittant Notre-Dame, Hugues rencontre une jeune femme inconnue dont la ressemblance avec la défunte est sidérante. Il la poursuit jusqu'au Théâtre. Il découvre que Jane Scott fait partie de la troupe qui joue *Robert le Diable*, l'opéra de Meyerbeer. Elle y tient le rôle d'une vulgaire danseuse. Hugues espère retrouver avec l'actrice les moments de bonheur qu'il a connus avec sa femme et devient son amant. L'austère ville de province lui reproche cette liaison scandaleuse... Le récit se termine en tragédie : Hugues paie pour ne pas avoir conservé par delà la mort son amour pour son épouse, sa Béatrice, et s'être égaré dans le labyrinthe des passions. *Bruges-la-Morte* peut se lire au premier degré, pour son récit admirablement construit et une langue d'une grande puissance d'évocation poétique de la ville.

Dans l'ensemble, les réactions de la presse parisienne furent favorables. *Le Figaro* dut même augmenter son tirage. Mais il y eut des sceptiques comme



Joséphin Péladan, dessin d'Alfred Le Petit. Les Hommes d'aujourd'hui, n° 369. Musée départemental Stéphane Mallarmé.

Joris Karl Huysmans, dessin de Coll-Toc. Les Hommes d'aujourd'hui, n° 263. Musée départemental Stéphane Mallarmé.

Jules Renard qui dans son *Journal* <sup>9</sup> a résumé l'accueil sarcastique de certains cénacles : une «littérature de cave fraîche». Généralement, comme c'est le cas dans l'édition de La Pléiade, on ne relie pas ce commentaire à la phrase qui précède et qui concerne pourtant bel et bien *Bruges-la-Morte* : «Et nous, égoïstes, nous étions agacés par cette façon de souffrir si longtemps à cause d'une morte.»

Le roman est remarquable en tous points. D'abord le titre, un coup publicitaire magistral. *Bruges-la-Morte*, joue sur l'ambiguïté absolue grâce à l'usage des traits d'union entre «Bruges» et «Morte». Qui est morte ? Bruges ou l'épouse d'Hugues Viane ? Ou bien les deux à la fois ? Le récit est ponctué de similigravures, sans doute à l'instigation de Fernand Khnopff, passionné de photographie. Celles-ci constituent un véritable catalogue touristique donnant envie au lecteur de se rendre sur place pour confronter la fiction à la réalité. Le concept n'était toutefois pas neuf puisque le photographe normand Henri Magron avait illustré *L'Elixir du révérend père Gaucher* (1889) d'Alphonse Daudet et *L'Ensorcelée* de Barbey d'Aurevilly (1891), un ami de Rodenbach. Par la suite, l'écrivain reniera ce procédé. Mais surtout, il met en œuvre l'idée absolument originale qui consiste à muer la ville du passé en personnage central du récit, «associé aux états d'âme, qui conseille, dissuade, détermine à agir», comme il y insiste dans son *Avertissement* ajouté dans l'édition définitive.

### La Rose et la Croix selon Péladan

Roman de gare, récit fantastique dans la veine de Poe, analyse freudienne, thriller avant la lettre, poème en prose abouti, roman à la fois réaliste et symboliste, mythe d'Orphée revisité, *Bruges-la-Morte* offre une pluralité de lectures qui continue de lui assurer un succès constant. Il ne nous appartient pas ici d'en démêler l'écheveau mais il est intéressant de fournir quelques nouveaux indices qui permettront peut-être de lire le roman sous d'autres éclairages.

Il est probable que *Bruges-la-Morte* soit avant tout un conte symbolique mis au goût de l'esthétique fin de siècle. Il entrecroiserait habilement l'occultisme, la légende de Mélusine et les récits du Graal et de la Toison d'Or. Hugues serait le gardien du Temple face à une Tradition dévoyée incarnée par

<sup>9</sup> Journal 1887-1910, Bibl. de la Pléiade, p. 228.

Jane Scott. Pour éviter tout amalgame, précisons que Georges Rodenbach a pris très rapidement ses distances avec le mage dont les outrances, qui masquaient parfois des idées originales, faisaient les délices de la presse parisienne. C'est Péladan qui pour la première fois établit un lien entre la doctrine cathare et les troubadours.

En 1877, de nombreux maçons croyants éprouvent un malaise croissant à faire partie du Grand Orient de France qui vient de supprimer de ses statuts toute référence au Grand Architecte de l'Univers pour faire du progrès social et de la liberté absolue de conscience un enjeu prioritaire. Dans les années qui suivent, on assiste en France, comme en Belgique, à une floraison de sociétés, plus ou moins fantaisistes, articulées autour des symboles chrétiens du Graal et de l'Ordre du Temple. Tandis qu'à Bruxelles, en 1888, sous l'impulsion de Goblet d'Alviella, un Congrès international maçonnique se penche avec le plus grand sérieux sur les symboles de la rose et de la croix afin de leur restituer un sens originel.

Héritier d'une tradition ésotérique par son père et son frère Adrien, un des premiers homéopathes en France, Joséphin Péladan crée en mai 1891 l'Ordre de la Rose-Croix du Temple et du Graal dont il avait déjà tracé l'esquisse dans son premier roman, *Le Vice suprême*. C'est le peintre symboliste belge Fernand Khnopff qui est chargé d'exécuter les frontispices de ses romans *Le Vice suprême*, *Istar*, *Femmes honnêtes...* Comme il dessinera celui de *Bruges-la-Morte*.

La même année, Péladan se présente comme le Grand Maître du nouvel Ordre, sous le nom de Sâr Mérodack. L'événement donne lieu à plusieurs articles flatteurs dans *Le Figaro* où travaille Rodenbach. Cette publicité tapageuse blesse profondément ceux qui, comme le Docteur Papus, se croient les seuls dépositaires de l'antique fraternité. Bien qu'il se place sous la triple bannière des Rose-Croix, des Templiers et du Graal, l'Ordre instauré par Joséphin Péladan n'est pas réellement une société initiatique. C'est davantage une confrérie s'efforçant de rassembler des artistes de toute l'Europe. Son but ? Restaurer le culte de l'idéal, avec la Tradition pour base et la Beauté pour moyen. Selon le mage, la beauté exprimée dans une œuvre d'art peut conduire l'homme vers Dieu. L'artiste se voit confier une mission divine et seul le tableau ou le livre parfait est capable d'élever l'âme, en un temps qu'il considère comme décadent. Pour l'anecdote, la charte des Salons de la Rose+Croix est signée le jour de «*l'Ascension du Rédempteur*», la fête liturgique liée à la procession du Saint Sang à Bruges. Comme pour confirmer cette idée de ville élue par Péladan, les frères Daveluy, établis le long du célèbre Quai Vert, en face de la maison d'enfance de Khnopff, seront institués *Imprimeurs de l'Ordre de la Rose+Croix, du Temple et du Graal*. Plusieurs ouvrages en rapport avec l'art idéaliste sortiront de leurs presses.

Un premier Salon se tient du 10 mars au 10 avril 1892 à la galerie parisienne Durand-Ruel. Stéphane Mallarmé figure parmi les invités à l'inauguration. Au programme musical, Erik Satie compose la sonnerie des «Rose-Croix»

pour accompagner un choix de morceaux wagnériens tirés de Parsifal. Le succès est considérable et la présence d'artistes étrangers, dont de nombreux peintres belges, lui donne un rayonnement considérable. Les Salons de la Rose+Croix constitueront autant de rencontres déterminantes du mouvement symboliste en Europe. Sur le plan politique, la famille Péladan se revendique du parti légitimiste, qui œuvre pour le retour des Bourbons sur le trône de France, le rétablissement de la monarchie de droit divin. L'Ordre fondé par Péladan aura des prolongements, essentiellement en Belgique, avec le peintre Jean Delville et son Salon de l'art idéaliste et Emile Dantinne, mieux connu sous le nom de Sâr Hieronymus. On lui doit *L'Oeuvre et la Pensée de Péladan, la pensée rosicrucienne*.<sup>10</sup>

### Khnopff, le «Maître admirable et immortel»<sup>11</sup>

Le peintre symboliste Fernand Khnopff (1858-1921) partage avec Rodenbach une passion commune pour Bruges où il a passé sa petite enfance. Après avoir introduit les préraphaélites en Belgique, il influencera Gustav Klimt en participant à la Sécession viennoise de 1898. Coqueluche de Péladan au début de sa carrière, il suivra plus tard l'enseignement de Swedenborg. Aujourd'hui, il est plus renommé dans le monde anglo-saxon et au Japon qu'en France. Quatre de ses œuvres sont directement liées à Rodenbach.

*Du Silence*, qui reprend le titre d'une plaquette de Rodenbach (parue en 1888, elle conclut *Le Règne du silence*) est vendue au Salon de 1892 quoique ce pastel ne figure pas au catalogue.

En 1893, Fernand Khnopff propose au second Salon de Péladan un fascinant *I lock my door upon myself*. Il l'avait conçu en 1891 et exposé à Bruxelles au Salon des XX en 1892, le mois de la parution du récit de Rodenbach. Le titre provient d'un vers de la sœur de Dante Gabriel Rossetti, l'auteur de la *Beata Beatrix*. Le peintre préraphaélite qui connaissait Bruges était en contact avec Rodenbach. Il y a tout lieu de croire que Khnopff a représenté Jane Scott prenant possession de la demeure de Viane au Quai du Rosaire et de l'âme de la morte. La jeune femme, aux cheveux couleur cuivre (on sait que dans le récit, l'actrice se fait teindre les cheveux en blond), au regard félin, hypnotique, s'appuie sur ce qui ressemble à un piano recouvert d'un drap noir. Trois lys oranges, qui rappellent la morte<sup>12</sup>, balisent la toile. La jeune femme montre fièrement une double alliance. Une chaîne brisée, de quelle tradition perdue ?, descend du plafond et une fenêtre ouvre sur une ruelle de Bruges où déambule un personnage spectral. Hypnos préside à la scène : symbolise-t-il Bruges, la «belle endormie» ? N'est-ce pas le prolongement pictural de ce passage de *Bruges-la-Morte* «*cette chevelure qui était encore Elle, il l'avait posée là sur le piano désormais muet, simplement gisante - tresse interrompue, chaîne brisée, câble sauvé du naufrage !*».

Est-ce une inversion de la *Beata Beatrix* de Dante Gabriel Rossetti ? On

<sup>10</sup> Office de Publicité, Bruxelles, 1948.

<sup>11</sup> J. Péladan, Bulletin trimestriel de la Rose+Croix, juillet 1893, n° 2.

<sup>12</sup> Un dernier portrait la montre l'air «souffrant et de lis qui s'incline». *Bruges-la-Morte*, GF Flammarion, 1998, p. 141.

<sup>13</sup> *L'eau et les rêves*, José Corti, 1942, p. 121.

<sup>14</sup> Repris dans *Evocations. Agonie de Villes. Renaissance* du Livre, Bruxelles, 1924.

<sup>15</sup> *Enfer*, XV, 4-6. la famille Portinari, qui descendait de la Béatrice du Dante, représentait à Bruges les intérêts des Médicis.

peut se demander dans quelle mesure le frontispice de *Bruges-la-morte* de Fernand Khnopff n'a pas également joué un rôle emblématique pour les néo-rosicruciens. Sur les eaux du Lac d'Amour, Jane Scott - sa chevelure est foncée - dérive devant le béguinage placé sous le patronage de Sainte Elisabeth. «L'enceinte mystique», qui «sauve» et «garde», comme le rappelle le porche d'entrée, rappelle le Paradis de Béatrice. Khnopff s'est inspiré de l'Ophélie de John Everett Millais et de la vie de Rossetti partagé, comme Hugues, entre deux femmes, Elizabeth et Jane.

Selon Gaston Bachelard, *Bruges-la-Morte* représenterait «l'ophélisation d'une ville entière»<sup>13</sup>.

En 1889, le peintre avait intitulé un de ses pastels *Avec Georges Rodenbach. Une ville morte*. Une jeune femme au regard mélancolique contemple une couronne dans un décor brugeois. Elle semble l'écho d'un premier texte de Rodenbach consacré à sa ville et publié dans *Le Figaro*<sup>14</sup> : «*Bruges, la reine détrônée, qui se meurt là-bas de la mort la plus taciturne et la plus émouvante, parce que Bruges aujourd'hui oubliée, pauvre, seule dans ses palais vides, fut vraiment une reine de l'Europe d'autrefois.*»

#### Le parrainage de *Bruges-la-Morte*

Un mois avant le premier Salon Rose+Croix, *Bruges-la-Morte* paraît en feuilleton du 4 au 14 février 1892 dans *Le Figaro*, journal catholique conservateur fondé sur les idées légitimistes. Comment Rodenbach a-t-il pu obtenir cette faveur alors qu'il n'a rien publié de marquant, sinon par des appuis philosophiques et littéraires ? Le roman est publié en juin de la même année chez Marpon-Flammarion. Un autre Gantois, Maurice Maeterlinck crée la même année à Bruxelles *Pelléas et Mélisande*. Charles Marpon décédé en 1890, c'est Ernest Flammarion qui se trouve à la tête de la maison d'édition. Or, celui-ci est le frère de Camille Flammarion, le fondateur de la Société astronomique de France mais également un féru d'occultisme. On lui doit entre autres *La mort et son mystère* où il recueille les témoignages de phénomènes paranormaux prouvant l'existence d'un monde invisible où l'âme s'affirme dans sa vérité et son autonomie. En évitant toute conclusion abusive, on peut estimer que la trame et les personnages du roman contiennent des allusions à la théosophie en vogue à l'époque.

D'abord, le choix d'une ville emblématique. Dans son *Enfer*, Dante lui-même, le poète mythique des résurgences rosicruciennes, cite la ville en exemple comme ultime rempart contre le déluge céleste.<sup>15</sup> Pour les catholiques, Bruges est inséparable de la relique du Saint Sang rapportée de Jérusalem par Thierry d'Alsace - ou Thierry III de Lorraine -, selon la tradition (de Constantinople en 1204 d'après des études récentes). Un peu plus tard, son fils Philippe commande à Chrétien de Troyes la rédaction d'un «conte du Graal» qui constituera le grand mythe chrétien du Moyen Age. En 1297,



Anonyme  
Portrait de Georges Rodenbach adolescent  
1871  
Photographie  
Droits réservés : *Le Soir illustré*. Bruxelles.

le Roi de France s'était engagé solennellement, «*avant la reddition de Bruges, à veiller à ce que personne ne porte atteinte à la sainte relique*». La bulle «*Licet is*» du 1<sup>er</sup> juin 1310, l'année où des templiers sont torturés et brûlés à Paris, «*accorde des indulgences aux participants à la procession et reconnaît que le vendredi vers midi quelques gouttes de sang liquide se détachent du caillot*». Est-ce un hasard si l'année même de la faveur de Clément V, le complice de la disparition des templiers, le phénomène cesse subitement ?

Bruges détient également la règle la plus ancienne et partant la plus authentique de l'Ordre du Temple. Il faut savoir que les chevaliers de Flandre échappèrent au coup de filet de Philippe le Bel qui peinait à mater ce pays rebelle à son autorité. Le précieux manuscrit des Templiers provient de l'Abbaye cistercienne des Dunes (Coxyde, frontière franco-belge) qui possédait un refuge à Bruges le long du grand canal.

En 1430, Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, y fonde l'Ordre de la Toison d'Or, avec comme but secret l'organisation d'une nouvelle croisade. Enfin, les armoiries de la ville sont quasi identiques à celle des Lusignan que la légende fait remonter à Mélusine. Une prophétie attribuée à Merlin disait que le Royaume de Jérusalem ne pouvait revenir qu'à l'un de ses descendants.

Or, Thierry d'Alsace avait épousé Sibylle, la fille de Foulque V d'Anjou, roi de Jérusalem. Et que signifie la présence des cygnes, entretenus par la ville depuis le XV<sup>ème</sup> siècle. Rendent-ils un hommage discret à Lohengrin, le fils de Perceval ? Et l'ours (qui signifie Arthur en langue celtique), la mascotte de Bruges, et les innombrables pélicans, l'emblème de la noble Confrérie du Saint Sang, qui couronnent de nombreux monuments de la ville, que nous disent-ils précisément ? On le comprend, les différents maîtres de Bruges au Moyen Age avaient mis toutes les chances de leur côté pour en faire une ville sainte de l'Occident.

### Le démon de l'analogie

«Par le nom, on connaît l'homme», disait la Dame Veuve à Perceval. Rodenbach lui-même semble avoir délibérément donné une valeur symbolique ou allégorique aux noms portés par ses personnages fictionnels. Rosalie, la sœur du béguinage qui réprouve la relation scandaleuse de Viane, évoque la mère de Rodenbach. C'est aussi la sainte de Palerme et de Naples évoquée dans le *Desdichado* de Nerval. Barbe, la servante pieuse qui finit par quitter le service de Viane à cause de son libertinage, cette «sœur tourière» de la demeure du Rosaire, porte le nom de la vierge et martyre qui patronne le collège du poète. Rosalie et Barbe symboliseraient donc l'innocence liée à l'enfance.

La famille Péladan, impliquée dans les sociétés secrètes de Toulouse se réclamait naturellement de la doctrine cathare. Le veuf inconsolable s'appelle Hugues Viane. C'est le nom d'un village du Tarn (rattaché à Pierre-Ségade, la «pierre tranchée» en occitan), une ancienne forteresse cathare enlevée par Simon de Montfort et, bien plus tard, un foyer de l'Eglise réformée concordataire. Huysmans n'avait-il pas tiré Durtal, son personnage fétiche, d'un village de l'Anjou ? Mais le patronyme correspond aussi à l'un des titres de Gaston de Foix et d'Henri IV, tous deux princes de Viane. Ce roi populaire fut le premier Bourbon à monter sur le trône de France, ces Bourbons à l'origine du combat légitimiste des Péladan.

Hugues est le prénom du fondateur de la dynastie capétienne mais par ailleurs celui du premier Grand Maître de l'Ordre du Temple, Hugues de Payens. Péladan avait placé sa fraternité sous son égide. Les nom et prénom à consonance britannique de la femme fatale qui dévie Hugues Viane de son amour mystique pour sa défunte épouse appellent des remarques : Jane Scott réunit d'un coup «Jean» et «Ecosse». Est-ce une allégorie de la franc-maçonnerie officielle dont le pays mythique est l'Ecosse et Jean son apôtre tutélaire. Péladan fustigeait le rôle politique et social que les maçons entendaient jouer sous la III<sup>ème</sup> République et qui, selon lui, détournait la Loge de ses racines catholiques. L'actrice pourrait aussi figurer Mélusine, la femme serpent, elle aussi originaire d'Ecosse ! Comme pour la fée, il existe un jour fatal dans *Bruges-la-Morte* : Viane rencontre Jane Scott un lundi, consacré à la lune, il la revoit sept jours

après et le drame se noue le jour de la Procession du Saint Sang qui se déroule... un lundi. Par bien des aspects, la cérémonie religieuse rappellerait le cortège du Graal qui rend muet Perceval. Autre détail piquant, la maîtresse de Viane meurt étranglée par la chevelure de la morte dont elle s'était servie comme d'un... boa, un terme dont la polysémie prend ici toute sa valeur. Seule l'épouse de Viane ne sera pas nommée. Comme une divinité d'anciens Mystères. Jane anéantie, la dualité surmontée, Hugues peut poursuivre sa quête du Graal...

Rodenbach a situé la résidence d'Hugues Viane, au Quai du Rosaire.<sup>16</sup> Une vaste demeure avec «trois croisées anciennes»<sup>17</sup> qui se mire dans l'eau, comme il tient à le préciser. Les eaux du Rosaire entourent également la chapelle du Saint Sang. Ces éléments incitent à faire coïncider la «vaste et antique maison aux apparences cossues» de Viane avec la «Maison espagnole», située au coin du Quai du Rosaire et de la rue aux Laines. Elle fait face à la statue du Pragois Saint Jean Népomucène qui fut jeté à l'eau pour avoir refusé de trahir le secret de la confession de sa reine. La statue brugeoise connaîtra le même sort lors du passage des sans-culottes. C'est là que Perez de Malvenda dissimula en 1584 dans un coffret la relique sacrée alors que les protestants gouvernaient la ville. Une inscription rédigée par le poète flamand Guido Gezelle et scellée dans la façade en 1892, l'année de la parution de *Bruges-la-Morte*, rappelle cet épisode. Poursuivant l'analogie, Viane conserve la chevelure de son épouse, «l'âme de la morte» mais aussi l'attribut des souverains, dans un reliquaire de cristal, comme c'est le cas de la précieuse ampoule.

### Les chiffres

Le chiffre cinq, et ses multiples, domine *Bruges-la-Morte*. Viane le répète plusieurs fois au premier chapitre. Celui-ci a vécu dix ans avec sa femme, décédée au seuil de la trentaine. Il est veuf depuis cinq ans. Il est âgé de quarante ans. Le roman comporte trente-cinq illustrations. Il est découpé en quinze chapitres (notés en chiffres romains). Huysmans lui-même a divisé *Là-Bas* en XXII chapitres, le nombre de lames du Tarot<sup>18</sup>. *Bruges-la-Morte* se place donc sous l'Arcane XV, le Diable, entre la Tempérance et la Maison-Dieu. Écoutons ce qu'en dit Wirth, un contemporain de Rodenbach : «Il exprime la combinaison des forces et des quatre éléments de la nature (eau, terre, air, feu) au milieu de laquelle se déroule l'existence de l'homme ; le désir d'assouvir ses passions à n'importe quel prix, le trouble, la surexcitation, l'emploi de moyens illicites, la faiblesse donnant place aux influences fâcheuses.» Quel beau portrait d'Hugues Viane ! Hypothèses ? En 1889, Oswald Wirth avait redessiné les 22 lames du Tarot de Marseille et Papus venait de publier son *Tarot des Bohémiens*. Le chapitre XV de *Là-Bas* commence et se termine par une évocation du Diable. Durtal s'y décide à approcher le chanoine Docre de Bruges par l'intermédiaire de

<sup>16</sup> En néerlandais, Quai du Rosaire se traduit par Rozenhoedkaai (au lieu de «Rozenkrans»), littéralement «chapeau de roses». Explication : à cet endroit, se vendaient des chapelets. On pense davantage à Christian Rosenkreutz et à L'Ane d'Or d'Apulée.

<sup>17</sup> Ce détail a été supprimé dans la version éditée.

<sup>18</sup> *Là-Bas*, Joris-Karl Huysmans, folio classique n° 1681, pp. 368-372.

<sup>19</sup> *Bruges-la-Morte*, Garnier-Flammarion, 1998, pp. 82 et 102.

Chantelouve, la «jolie satanique». Huysmans, comme Rodenbach, s'est sans doute borné à utiliser le tarot comme structure narrative. D'autres exemples, *L'Amoureux*, Arcane VI, est la somme théosophique de XV (1 + 5). Le sixième chapitre a été ajouté par Rodenbach. Il y développe le thème de la ressemblance, de la dualité et du choix qui attend Viane. Le chapitre VIII, l'Arcane de La Justice, marque la condamnation du comportement libertin de Viane par la sœur Rosalie du béguinage et le confesseur de la servante. La balance est rééquilibrée.

Une symbolique de la lumière autour du thème de la fenêtre ouverte ou close semble parcourir le texte. Ainsi le roman, qui commence par la phrase «Le jour déclinait», devait se terminer, dans sa version initiale, par «Les fenêtres étaient restées ouvertes...». Les repentirs sont parfois révélateurs : au milieu d'une dizaine de lignes raturées jusqu'à en être complètement illisibles, on peut déchiffrer sur le manuscrit : «*Jane, dans sa rage, avait tiré, déchiré ses gants*». Les gants de l'initié qu'est son hôte d'un jour ? L'examen des déambulations de Viane, ce *desdichado*, ce chevalier de Walter Scott errant dans le labyrinthe de Bruges, pourrait également fournir des indications. Un exemple : alors qu'elles sont innombrables à Bruges, Rodenbach ne décrit que quatre églises, aux noms emblématiques, qui semblent baliser la Passion de Viane : Notre-Dame, Saint-Sauveur, la chapelle du Saint Sang et le Saint Sépulchre, la «chapelle de Jérusalem» du roman. A Daudet qui lui reprochait d'avoir ponctué son récit d'un meurtre, Georges Rodenbach rétorquera qu'il fallait «*du sang pour la transfiguration du symbole*».

*Bruges-la-Morte* paraît en pleine «Guerre des deux Roses» qui faisait la manchette des quotidiens de Paris, Papus, Guaita et Péladan s'excluant mutuellement. En 1892, ce dernier publie *Comment on devient mage*. En novembre de la même année, sur l'invitation probable de Rodenbach, il donne à Bruges une conférence sur *Le Mystère, l'Art et l'Amour selon la doctrine des Roses+Croix*. La phrase qui suit la mort tragique de Jane Scott résonne comme une sévère mise en garde à l'égard de ses détracteurs : «*Elle était morte - pour n'avoir pas deviné le Mystère et qu'il y eût une chose là à laquelle il ne fallait point toucher sous peine de sacrilège. Elle avait porté la main, elle, sur la chevelure vindicative, cette chevelure qui, d'emblée - pour ceux dont l'âme est pure et communie avec le Mystère - laissait entendre que, à la minute où elle serait profanée, elle-même deviendrait l'instrument de mort.*»

Début mai 1892, Rodenbach publiera un extrait encore inédit de *Bruges-la-Morte* dans la revue «catholique, idéaliste, mystique et wagnérienne» *Le Saint-Graal* dirigée par Emmanuel Signoret.

Pour l'anecdote, dans son roman, Rodenbach fait un clin d'œil à son ami Mallarmé en insérant ces deux expressions : «pénultième soir» et «Le démon de l'Analogie se jouait de lui !».<sup>19</sup>



Quai du Rosaire avec le beffroi et la basilique du Saint Sang à l'arrière-plan. Collection J. Goffin.

### Le Carillonneur

Durant les cinq années qui séparent la publication de *Bruges-la-Morte* et de *Carillonneur*, son second roman brugeois, Rodenbach publie les poèmes des *Vies encloses*, où pour la première fois sa ville élue n'apparaît guère mais aussi un volume de contes, *Musée de béguines*, consacrée à la vie au béguinage, et la *Vocation*, court récit où Bruges sert à nouveau de toile de fond, plus comme décor pieux que comme élément de l'action.

Les Brugeois de l'époque ont bien compris que le *Carillonneur* était un roman à clé. Des personnages importants se sont sans doute reconnus dans les descriptions de l'écrivain, comme ce Farazijn (pharisien ?, «azijn» signifiant «vinaigre») qui porte le projet du nouveau port maritime. Cette attaque ciblée expliquerait en partie l'inimitié tenace de certains milieux brugeois vis-à-vis du poète. Georges Rodenbach y énonce sa conception de l'esthétique d'une ville. Il défend l'idée d'une cité transformée en temple de la Beauté. Cette prise de position prolonge indirectement la pensée esthétique de Sâr Péladan, même si les liens personnels entre les deux hommes sont devenus inexistants depuis longtemps.

Joris Borluut, architecte de la ville de Bruges, qu'il veut transformer en Porte de l'Art et but de pèlerinage pour l'élite de l'humanité, est élu carillonneur après un brillant concours. Peu après, emporté par le désir, il épouse la fille aînée de son ami l'antiquaire horloger Van Hulle. Déçu par le caractère ombrageux de celle-ci, il noue bientôt une relation avec sa belle-soeur, la douce et mystique Godelieve. Impliqué dans la rénovation de Bruges, une querelle éclate entre lui, le défenseur du patrimoine ancestral de la ville, et ceux qui, plus pragmatiques, désirent sa renaissance économique par la création de Bruges-Port-de-mer. Le tout sur fond de question linguistique... En 1897, le monde politique et culturel flamand est tout près d'obtenir du parlement la reconnaissance du néerlandais comme seconde langue officielle du Royaume de Belgique. Et deux ans auparavant, le gouvernement avaient enfin voté les crédits nécessaires à la création du port de Zeebrugge. Comme

<sup>20</sup> «Un jeune homme plein de feu et d'entrain, bruyant, toujours gesticulant, plein de menaces horribles pour tous les personnages officiels...»

<sup>21</sup> Hendrik Van Hulle (1866-1903).

dans *Bruges-la-Morte*, le récit trouve sa conclusion dans une mort tragique aux accents expiatoires.

Ici aussi, Rodenbach semble s'être amusé à pourvoir d'une valeur supplémentaire les noms de ses héros. Le carillonneur s'appelle Joris Borluut. Joris est la traduction flamande de Georges, le prénom de l'auteur. Ce qui suppose une identification entre l'auteur et le personnage de roman. Borluut est le patronyme de la donatrice du polyptyque de *L'Agneau Mystique* des frères Van Eyck conservé à Gand, la ville d'enfance de Rodenbach. Un Jan Borluut était le capitaine des Gantois lors de la Bataille des Eperons d'Or en 1302, la bataille mythique de la Flandre. Bavon De Vos («le Renard»), le carillonneur à la retraite que Borluut remplace, évoque la cathédrale Saint Bavon de Gand mais aussi le Roman de Renart, d'origine flamande, qui vitupère l'hypocrisie des puissants. Ces allusions relativement claires pour le lecteur cultivé de l'époque étaient de nature à attirer sur le poète les foudres des Brugeois : un «Parisien» faisait intervenir des «Gantois» dans la politique de la ville ! De plus, l'écrivain appelait à rassembler à Bruges toutes les œuvres des Primitifs flamands pour en faire un Temple de l'Art. Y compris *L'Agneau mystique* ! De quoi se mettre également à dos ses amis gantois. Enfin, il opère une distinction entre les Flamands de Bruges, les authentiques, et ceux d'Anvers supposés dénaturés par l'influence espagnole du XVI<sup>ème</sup> siècle. De Paris, Rodenbach aurait-il cédé au goût de la provocation, comme il en était coutumier à Bruxelles<sup>20</sup> ou s'est-il laissé emporté par sa vision idéaliste de Bruges ? Pour l'anecdote, l'ami du carillonneur, l'antiquaire Van Hulle, porte le nom d'un architecte qui a réellement existé à Bruges à l'époque du poète et qui prônait une restauration des monuments respectueuse de leur authenticité<sup>21</sup>. Enfin Barbe et Godelieve, les deux filles Van Hulle, portent également des prénoms significatifs : Barbe, on l'a vu pour *Bruges-la-Morte*, est associée aux jésuites, au catholicisme espagnol d'Ignace de Loyola ; quant à Godelieve, qui signifie «amour de Dieu», elle porte le nom de la sainte de Gistel vénérée en Flandre occidentale. Elle représente ici la foi mystique de Bruges. Seul le peintre Bartholomeus semble échapper à la règle, lui dont le projet d'inspiration symboliste destiné à l'Hôtel de ville de Bruges est refusé par les autorités. Son modèle est à rechercher du côté de Fernand Khnopff, le peintre de la vie silencieuse.<sup>22</sup> Était-ce une manière de dire que son ami bruxellois qui toute sa vie rêva de réussir dans la peinture monumentale aurait été le plus apte à accomplir la mission qu'un peintre anversois de fresques historiques avait achevée en 1895 ? Ultime question : Georges Rodenbach poussant son carillonneur à un acte désespéré au sommet du beffroi ne s'est-il pas symboliquement donné la mort à l'idée de voir sa Bruges anéantie par le développement des nouvelles installations portuaires ? Rodenbach est-il le «suicidé de Bruges» ?

L'écrivain a conçu *Le Carillonneur* dans sa maison de Knokke, une cité balnéaire située près de Zeebrugge, à quelques kilomètres de la cité médiévale.

Après son travail matinal, il aimait flâner dans la vieille ville en compagnie de son épouse. Dans une lettre envoyée au critique belge Gérard Harry, Rodenbach, qui montre une fois de plus son sens inné de l'adaptation à son interlocuteur du moment, résume l'orientation de son dernier roman :

«Demain paraît à la librairie Charpentier un nouveau livre de moi, publié d'abord par le Figaro<sup>23</sup>, un de mes grands efforts d'art : *Le Carillonneur* qui, je crois, aura un intérêt spécial pour la Belgique parce qu'il soulève toutes les questions pendantes et irritantes de là-bas : le flamand comme langue nationale, l'affaire de Bruges-Port-de-Mer contre laquelle je m'élève violemment - sans compter le décor si curieux des carillons et dont vous avez si souvent parlé. J'ai même travaillé avec vos vignettes sous les yeux. Peut-être pourriez-vous les republier avec une «chronique» dans Le Petit Bleu... Vous en avez déjà une illustration. Ce serait piquant, et très actuel, à cause des questions que je soulève. Avec votre haut talent, votre sens admirable du journalisme peut-être verrez-vous, là, matière à quelque chose d'intéressant pour tous autour de ce roman bien belge.»

Non sans raison, les Brugeois garderont rancune au poète d'avoir ameuté la presse parisienne autour de leur projet salvateur. Faisant suite à un article virulent de Rodenbach contre Bruges-Port-de-mer, son ami l'écrivain Octave Mirbeau se fend d'un long éloge du *Carillonneur* précédé de considérations polémiques, proches de l'invective<sup>24</sup> : «Une ville comme Bruges n'appartient pas seulement à un peuple, et à elle-même. Elle est à tout le monde, et à quelque chose de plus fort et de plus mystérieux que tout le monde, à son destin ! Ce n'est pas un conseil municipal, ni un gouvernement, ni une Société financière qui peuvent en disposer, au gré de leur fantaisie, de leur mensonge, de leurs instincts aventureux et cupides ! Ils n'oseront pas toucher à sa beauté immémoriale. Ils n'oseront pas faire que cette ville, dont ils ont la garde, soit dans quelques années une ville anonyme, comme les autres ; une manufacture, un entrepôt, une caserne !»

Pourtant, la campagne de presse de Rodenbach, relayée ou précédée par des «amis» influents à Bruges, ne semble pas avoir été complètement vaine puisque le projet d'un vaste quartier en damier du côté du canal d'Ostende et le comblement d'un double fossé pour rattacher celui-ci au centre historique fut modifié sur l'intervention personnelle du Roi Léopold II.

Henri Fierens-Gevaert, dans sa *Psychologie d'une ville. Essai sur Bruges*<sup>25</sup>, tiendra des propos nuancés sur cette vision résolument idéaliste mais par dessus tout conservatrice du devenir de Bruges puisqu'elle ne tenait pas compte d'une population soucieuse avant tout de prospérité économique : «Si touchant, si haut que puisse être le rêve de l'irréel Carillonneur de Rodenbach il faut hélas ! en détruire la trompeuse illusion. C'est aller à l'encontre de la beauté que de vouloir empêcher le réveil d'une race. Qu'une ville nouvelle s'ajoute à la Bruges d'autrefois, quel est le mal après tout ? Importe-t-il qu'une cité soit morte pour être belle ? Rome trois fois ressuscitée est-elle moins émouvante, moins

<sup>22</sup> Cependant, il existait un Paul Albert Bartholomé, spécialisé dans les sculptures funéraires. On lui doit le Monument aux morts du cimetière du Père-Lachaise (1899).

<sup>23</sup> Du 29 novembre 1896 au 1<sup>er</sup> janvier 1897.

<sup>24</sup> *Le Journal*, 28 février 1897.

<sup>25</sup> *Psychologie d'une ville. Essai sur Bruges*. Félix Alcan Ed., Paris, 1901, p. 176.

<sup>26</sup> *Agonie de Villes. Renaissance du Livre*, Bruxelles, 1924.

*tragique que si depuis des siècles sa vie s'était éteinte ? Mais veillons jalousement sur l'illustre Commune flamande ; qu'elle devienne le patrimoine de l'humanité, qu'elle soit un enseignement de beauté et d'énergie comme Athènes, Florence, la Ville Eternelle ; et surtout qu'elle soit respectée par les Brugeois d'aujourd'hui pour que durant de longues années elle continue d'exalter, de féconder nos âmes de toute la grandeur de son existence passée.»*

Même avec le recul, l'Histoire n'a pas tranché. Elle n'a donné ni tort ni raison au poète de Bruges. Aujourd'hui, la ville s'est bien redéployée autour des activités économiques du port de Zeebrugge inauguré en 1907, malgré les dégâts considérables que les deux guerres mondiales lui avaient infligés. Parallèlement à cette prospérité retrouvée, Bruges a su conservé son charme d'antan, grâce à une politique systématique de restauration ou de rénovation, parfois lourde, des bâtiments historiques et de son habitat traditionnel. Des expositions d'envergure internationale et la réussite de Bruges 2002, capitale culturelle de l'Europe, lui ont permis de montrer une vitrine alliant Histoire et modernité. Mais il suffit de demander aux amoureux de l'antique cité de Flandre ce qu'ils cherchent au détour d'une rue : le règne du silence et le passé glorieux dans des quartiers ignorés de la foule. Rodenbach, le dolorisme en plus, ne désirait pas autre chose : *«Car le silence apparaît à ce moment comme quelque chose de vivant, de réel, de despotique qui vit là, seul, comme en un royaume élu pour son exil, qui veut, qui commande, qui se montre hostile à qui le dérange. Inconsciemment, invinciblement, on subit sa douleur muette, et si par hasard quelque passant approche et fait du bruit, on a comme l'impression d'une chose anormale, choquante et sacrilège. Seules quelques béguines peuvent encore logiquement circuler à pas frôlants dans cette atmosphère éteinte, car elles ont moins l'air de marcher que de glisser, et ce sont encore des cygnes blancs des longs canaux.»*<sup>26</sup>

#### Avatars d'un monument commémoratif

Quelques mois après la mort de Georges Rodenbach, un comité est mis sur pied, sur l'initiative de son indéfectible ami Emile Verhaeren, avec pour objectif de lui rendre hommage dans la ville qu'il a chantée sur tous les registres possibles. Maurice Maeterlinck qui, par principe, s'oppose à ce genre de manifestation, fait cependant confiance au «bon goût» de son concitoyen.

La presse s'en mêle et *Le Soir* du 14 avril 1899 publie un article de son correspondant de Bruges sous le titre *Le Monument Rodenbach à Bruges* :

*«Un comité local s'est formé en notre ville pour élever à Georges Rodenbach un monument commémoratif. Le sculpteur Rodin, de Paris, qui fut des amis du poète, a promis de faire cadeau du médaillon représentant les traits de l'auteur du Voile... La très grande majorité du Conseil communal est favorable à l'autorisation demandée, mais trois personnages remuent ciel et terre pour qu'un hommage quelconque soit rendu à Rodenbach.»*

Pour emporter l'adhésion définitive des édiles, le Comité Rodenbach développe habilement les arguments suivants :

*«Le poète Georges Rodenbach que la mort vient de ravir aux lettres belges, avait choisi votre ville pour la célébrer en son art. Non seulement il glorifia son passé héroïque, mais grâce à ses livres, il l'a imposé à la curiosité et à l'admiration de tous ceux dont les voyages et les études sont guidés par un but artistique. Le nombre d'étrangers qu'il attire ici ne se pourrait compter. Sa famille était flamande<sup>27</sup>. Son nom se mêle à vos annales. Constantin Rodenbach, son grand-père, fut député de Bruges, lui-même s'affirmait l'enfant de votre ville. Il en répandit le renom en Europe, et surtout en France. Il entourait de poésie ses quais, ses églises, ses musées, sa vie et jusqu'à son silence. Il fut l'inspiré de ce coin de terre où la Flandre rassemble ses souvenirs les plus hauts et les plus grands. Aussi, n'est-il que juste que ce soit en ce coin-là qu'on se souvienne le plus durablement de lui.»*

Les concepteurs du projet avaient songé à la petite plaine plantée de peupliers devant l'entrée du Béguinage.

En 1900, aucune décision n'est encore tombée... Les amis de Rodenbach commencent à s'inquiéter. Ils supposent que le titre donné par le poète à son récit, *Bruges-la-Morte*, ou l'article du *Figaro* aussi virulent que maladroit contre Bruges-Port-de-mer expliquent l'indifférence polie des pouvoirs publics. En réalité, certains milieux catholiques pointus mènent une campagne sournoise et farouche contre le projet. Les opposants vont jusqu'à distribuer des pétitions reprenant les coordonnées de la municipalité ! En substance, le texte déclare que Georges Rodenbach, s'il est bien né de parents flamands et s'il a résidé en Flandre, n'est absolument pas flamand par la langue, les mœurs et la façon d'être. Circonstance aggravante, une partie non négligeable de son oeuvre est contraire aux enseignements de l'Eglise. C'est paradoxalement *La Vocation*, récit d'un jeune séminariste dont l'appel de Dieu est contrarié par l'amour, et non la liaison scandaleuse avec une demi-prostituée évoquée dans *Bruges-la-Morte*, qui se trouve ici visé... Enfin, Georges Rodenbach, poète «décadent» décrirait la ville et ses habitants *«sous un jour faux et maladif»* dans l'unique espoir de mieux séduire son public parisien. Plus de soixante exemplaires de cette pétition parviendront à l'Hôtel de ville !

De guerre lasse, le Comité Rodenbach retirera sa demande et se tournera vers Gand, la ville d'enfance du poète. Malgré quelques protestations d'étudiants flamands, les autorités municipales marqueront leur accord. Le monument, dû au ciseau du Gantois Georges Minne, un exposant des Salons Rose+Croix, sera solennellement inauguré le 19 juillet 1903 dans le jardin de l'ancien Grand Béguinage.

En 1948, à Bruges, pour marquer le cinquantième anniversaire de la disparition du poète, le Docteur De Winter, le président des «Amis de Bruges» mais aussi, et ce n'est pas un hasard, l'ami intime et le médecin traitant du

<sup>27</sup> On a vu que sa mère était originaire de Tournai, en Picardie belge.

<sup>28</sup> *Journal des Goncourt*, Tome III, Robert Laffont, 1986, p. 1195.

<sup>29</sup> Catalogue *Het Stille Brugge, 100 jaar Bruges-la-Morte*, Uitg. Stichting Kunstboek bvba, Brugge, 1992.

dramaturge belge Michel de Ghelderode, réussit à faire apposer (aux frais de la famille Rodenbach) une modeste inscription au coin de la place Jean Van Eyck et du Quai du Miroir, alors musée Tulpinck. Elle reprend le premier vers d'un texte du *Règne du silence* où le poète s'identifie totalement à sa ville élue :

*Ô ville, toi ma sœur à qui je suis pareil, / Ville déchue, en proie aux cloches, tous les deux / Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux / Tendrant comme des seins leurs voiles au soleil,*

*Comme des seins gonflés par l'amour de la mer. / Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort / Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer, / Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs flancs d'or ;*

*Plus de bruits, de reflets... les glaives des roseaux / Ont un air de tenir prisonnières les eaux, / Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent seul / Circule comme pour les étendre en linceul...*

*Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port / Toi, ville ! Toi ma sœur douloureuse qui n'as / Que du silence et le regret des anciens mâts ; / Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort !*

Le monument choisi, le premier rénové grâce à l'aide de la municipalité, se situe à deux pas de la maison du grand-père du poète. La sœur et le fils de Georges Rodenbach, ainsi qu'une dizaine d'admirateurs, assisteront à la cérémonie qui se déroule sous une pluie fine et tenace. Après une réception au Musée Roer-Tulpinck qui s'assignait comme tâche de lutter contre les conflits mondiaux par l'encouragement des arts. Choix symbolique puisque Rodenbach estimait que la guerre disparaîtrait un jour, «avec le sentiment des générations nouvelles de tous les pays.» Il en voulait pour preuve, en 1895 !, la victoire de l'individualisme sur le collectivisme, d'une société qui privilégie l'épanouissement personnel et non la pensée de masse.<sup>28</sup>

En 1992, Bruges semble s'être réconciliée avec son chantre. Elle a célébré le centenaire de *Bruges-la-Morte* par une exposition dans sa bibliothèque<sup>29</sup>. Et une salle du beffroi, qui représentait l'idéal du Carillonneur, porte désormais le nom du poète. Après tout, à partir de l'œuvre de Rodenbach, il doit être possible de constituer un guide symboliste de la cité antique.

### Destin d'une œuvre

Si Georges Rodenbach n'a pas suscité l'École de Bruges dont il rêvait (ses «disciples» diront plus tard que le Maître avait «tout glané sur son passage»), son œuvre a profondément marqué quelques auteurs majeurs de ce siècle. *Mort à Venise* de Thomas Mann, qui était né à Lübeck, la sœur hanséatique de Bruges, paraît en 1913. Le récit reprend le thème de la ville malsaine, délétère et envoûtante, ici Venise, «l'insinuante courtisane, la cité qui tient de la légende et du traquenard, dont l'atmosphère croupissante a vu jadis une luxuriant

efflorescence des arts et qui inspira les accents berceurs d'une musique aux lascives incantations.» Thomas Mann y ajoute le piment de la pédérastie. On notera au passage le nom de l'écrivain quinquagénaire dérouté par un adolescent polonais : Aschenbach qui n'est pas sans rappeler Rodenbach mais aussi Wolfram Von Eschenbach, l'auteur de la version allemande du Graal. Et c'est aussi Wagner qui vient y mourir après avoir achevé son *Parsifal*. Visconti lui donnera un prolongement somptueux au cinéma. Peu auparavant, le Russe André Biely avait sorti son *Pétersbourg* dans le même esprit.

<sup>30</sup> *Le Soir*, 17 mars 1998.

Le poète autrichien Rainer Maria Rilke, qui découvrit Bruges sur l'insistance d'Emile Verhaeren, a écrit un fragment et des poèmes (repris dans *Neue Gedichten*) dans la veine nostalgique de Rodenbach. L'école crépusculaire italienne, représentée par Antonio Fogarazzo, Lionello Fiumi et Marino Moretti (*La Maison du Saint Sang*), s'est largement inspirée de la cité flamande où elle trouvait un prolongement nordique à l'univers du Dante et de sa poésie mystique. Constantin Cavafis, lui aussi chantre d'une seule ville, Alexandrie, a traduit dans ses années de jeunesse des poèmes de Georges Rodenbach. Moins souvent évoquée, l'influence de *Bruges-la-Morte* sur la conception de *Nadja* d'André Breton, rencontre amoureuse rythmée par Paris. Plus tard, dans les années trente, Maxence Van der Meersch, romancier natif de Roubaix et quelque peu oublié de nos jours, a écrit *Maria, fille de Flandre*, qui reprend les thématiques, quoiqu'il s'en défende, de *Bruges-la-Morte* et du *Carillonneur*. Ce récit a fait l'objet d'une remarquable adaptation pour la télévision, avec Maria de Medeiros dans le rôle principal. Des similitudes frappantes entre *Bruges-la-Morte* et le chef d'œuvre d'Alfred Hitchcock, *Vertigo* (*Sueurs froides*), lui-même tiré du roman *D'entre les morts* de Boileau-Narcejac, ont fait l'objet d'articles scientifiques. Plus étonnant encore, Jacques De Decker au sujet de Mishima a rapporté que : «*Quelques jours après sa mort, une lettre de sa main parvenait au critique belge René Micha. Il y exprimait son admiration pour le roman de Georges Rodenbach, Bruges-la-Morte, dont il disait à son correspondant qu'il venait de le relire une fois de plus dans le ravissement. L'ouvrage l'avait-il confirmé dans le sentiment morbide qui devait le tenailler au cours des jours qui précéderent son suicide soigneusement préparé ? C'est possible.*»<sup>30</sup>

En Belgique, le dramaturge Michel de Ghelderode, qui préférerait en Rodenbach le poète au prosateur, a éprouvé une véritable fascination pour la Flandre et sa cité emblématique, comme en témoigne son abondante correspondance adressée à son ami Marcel Wyseur. Deux de ses pièces majeures se déroulent sur fond de décor brugeois : *Mademoiselle Jaire* et *Fastes d'Enfer*.

Dans la deuxième partie de *L'Œuvre au noir*, Marguerite Yourcenar donne à Bruges le rôle d'un piège fatal qui se referme implacablement sur Zénon, le médecin alchimiste suspecté d'hérésie. Dominique Rolin, dans *Bruges la vive*, donne sa vision personnelle de la perle du Nord.

<sup>31</sup> D'après des photographies de Gustave Hermans datées de 1900.

<sup>32</sup> *Journal de Bruges*, 25 décembre 1948.

Jacques Brel a sans doute été un lecteur attentif du poète de Bruges dont les œuvres complètes figuraient en bonne place dans son collège de Jésuites. On pense aux éléments de paysage de sa chanson *Le Plat pays*. Même si ses tableaux «flamands» révèlent davantage l'influence du poète Emile Verhaeren et du truculent Brueghel.

Tout récemment, dans *L'Amour même*, Sylvie Doizelet a imaginé une suite originale à *Bruges-la-Morte*.

Depuis quelques années, la ville inspire à nouveau les romanciers puisque tour à tour Gibert Sinoué (*L'enfant de Bruges*), Patrick Weber (*La Vierge de Bruges*), Alain Hollinghurst (*The folding star*) et Elisabeth Belorgey (*Autoportrait de Van Eyck*) l'ont prise pour sujet ou comme simple décor. Il serait injuste d'oublier le Belge Charles Bertin et son émouvant *La petite dame en son jardin de Bruges*.

Enfin, la nouvelle traduction anglaise de *Bruges-la-Morte*, publiée chez Dedalus, renforcera le rayonnement universel que n'a jamais cessé de connaître ce chef d'œuvre du symbolisme.

De nombreux peintres sont venus à Bruges croquer sur le motif les sites décrits par Rodenbach. Henri Le Sidaner, qui a résidé tout un temps au Quai du Miroir, William de Gouve de Nunques, Georges de Feure et le fresquiste de la révolution mexicaine Diego Rivera. Lucien Lévy-Dhurmer, l'auteur du portrait de Rodenbach, a également illustré *Bruges-la-Morte*. Quant au Belge Fernand Khnopff, il exécute entre 1902 et 1904 une longue série de dessins «brugeois»<sup>31</sup> qui expriment la nostalgie et qui résonnent comme un ultime hommage à Georges Rodenbach, son frère astral, mais surtout à *Bruges-la-Morte*. On dit que les rares fois où il devait se rendre dans sa ville d'enfance pour des affaires familiales, le peintre la traversait, calfeutré dans un fiacre et portant des lunettes noires pour ne pas voir les transformations qui lui étaient infligées.

Et dans le domaine musical ? Comme Charles Oulmont insistait un jour auprès de Gabriel Fauré pour mettre des notes sur quelques poèmes de Rodenbach, celui-ci lui aurait répondu avec une pointe d'admiration pour le disparu : «*Verlaine, Samain. Sans aucun doute. Et beaucoup de poètes français contemporains. Mais Rodenbach ? Il est lui-même le musicien de ses vers. Il serait impossible, sans le trahir d'y ajouter quoi que ce soit.*»<sup>32</sup> Le *Carillonneur* a fait l'objet d'une adaptation musicale sans lendemain de la part de Xavier Leroux, sur un livret de Jean Richépin.

Puccini lui-même avait songé à la fin de sa vie à mettre en musique *Bruges-la-Morte*. C'est Erich Wolfgang Korngold qui, s'inspirant du *Mirage*, l'adaptation théâtrale de *Bruges-la-Morte*, a composé son chef-d'œuvre *Die Tote Stadt* (La Ville morte). La carrière du jeune compositeur autrichien avait été orientée par Mahler (*Mort à Venise* de Visconti !).

L'opéra, en trois tableaux, a connu un immense succès lors de sa création simultanée à Cologne et Hambourg le 4 décembre 1920. La transposition lyrique de Korngold a été jouée dans le monde entier. Encore tout récemment, à Paris, au Théâtre du Châtelet en 2001.

Au cinéma, plusieurs adaptations n'ont pas connu le succès espéré, même si Hollywood était intéressé dès les années vingt (sous l'influence de Korngold qui avait émigré aux Etats-Unis et qui composera de nombreuses musiques de film ?). On retiendra surtout la version du grand cinéaste flamand Roland Verhavert en 1981 : *Brugge-die-Stille* (ou *Bruges la silencieuse*).

En 1930, Lévy-Dhurmer a illustré *Bruges-la-Morte*. Anna Rodenbach a probablement suivi de très près la préparation de l'ouvrage. La croix de Malte couvre toutes les pages du livre. Des dessins crayonnés ornent le bas des dix-huit pastels tirés à part de son exemplaire personnel. Nous les donnons ici dans l'ordre. Le choix des figures semble accréditer la thèse du conte symbolique que serait *Bruges-la-Morte*.

- |   |   |
|---|---|
| 1. Georges Rodenbach  | Plante avec grappes de baies (gui ?)          |
| 2. Cathédrale entourée de corneilles                                  | Médaille avec personnage à l'intérieur        |
| 3. Cygne (maisons en arrière-plan)                                    | Soleil rayonnant                              |
| 4. Pont   | Cygnés-dragons (dessin volontairement ambigu) |
| 5. Rangée d'arbres (moulin à l'arrière-plan)                          | Barque arrimée (celle du Roi Pêcheur ?)       |
| 6. Beffroi  | Pélican                                       |
| 7. Quai du Rosaire  | Colombe                                       |
| 8. Deux béguines (?) dans la nuit                                     | Récipient à anse double                       |
| 9. Porte d'enceinte de Bruges   | Satyre  |
| 10. Canal ou Lac d'Amour avec nénuphars                               | Récipient (vase ?)                            |
| 11. Christ aux outrages de la chapelle du Saint Sang                  | Lampe à huile                                 |
| 12. Cygne avec Place Saint-Jean                                       | Pont arqué                                    |
| 13. Maison nocturne (du grand-père ?)                                 | Sphinx  |
| 14. Cygnés (sans décor)   | Poisson                                       |
| 15. Quai du Rosaire avec beffroi                                      | Escargot                                      |
| 16. Procession du Saint Sang avec Christ portant la croix             | Glaive  |
| 17. Ophélie   | Chauve-souris                                 |
| 18. Fin - lettre Initiale de Bruges (avec «lacs d'amour» héraldiques) | Livre ouvert avec chandelier à deux branches  |